

LE TEMPS DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

©MELIO LANNUZEL



Journal de l'Université
d'été francophone en santé
publique de Besançon

N°4 JEUDI 4 JUILLET 2019

Rendez-vous dans 10 ans

ILARIA MONTAGNI: UN CŒUR QUI NE CRAINT PAS L'AVENIR

«L'avenir n'est pas ce qui va arriver, mais ce que nous allons faire», disait Henri Bergson.

Iliaria est chercheur en communication santé, en charge des études qualitatives et quantitatives sur la santé des jeunes. Depuis six ans, son poste est renouvelé chaque année. Elle contribue à la mise en place de recherches interventionnelles évaluées avec des outils numériques que son équipe a créés. Elle encadre une équipe avec, entre autres, des statisticiens, des sociologues.

Iliaria a également une activité d'enseignement dans le master Promotion de la santé à l'Institut de santé publique, d'épidémiologie et de développement (Isped), où elle donne des cours en communication santé et en littérature. Elle est, par ailleurs, ingénieur pédagogique et a obtenu une bourse de l'Agence nationale de la recherche pour monter une école de santé publique numérique en anglais. Cela concerne les *big data* et l'intelligence artificielle appliqués à la santé.

Se projeter dans dix ans est compliqué dans sa situation: Italienne, elle a fait des études en France sans certitude d'y rester, même si c'est un pays qu'elle aime beaucoup. Son profil pluridisciplinaire est un vrai handicap. Elle a passé des concours mais elle est trop identifiée «communication» pour la santé, trop «santé» pour la communication. Le poste de maître de conférences relève des candidatures internes... dans une transparence relative. Quand, de surcroît, on est femme, étrangère, pas médecin, pas statisticienne, pas issue d'une filière scientifique, l'obstacle devient quasi insurmontable. La pluridisciplinarité est bien reçue quand elle est le résultat d'une collaboration de plusieurs champs professionnels, mais quand on a soi-même un cursus pluridisciplinaire, c'est plus compliqué.

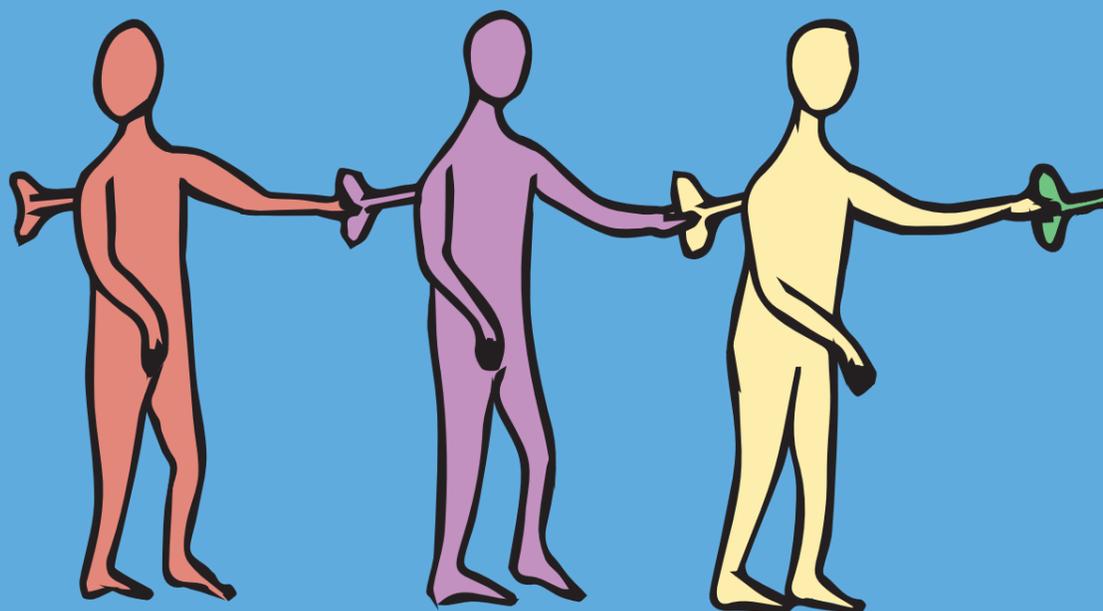
Avec toutes ces considérations, se projeter de façon lisible dans dix ans, c'est un pari difficile à tenir. «Je n'ai qu'une certitude», dit-elle en souriant, «dans dix ans, je serai encore avec mon mari.»

«Le plus grand bonheur après que d'aimer, c'est de confesser son amour.» (André Gide)

Mohamed
Boussouar



©MELIO LANNUZEL



Qui se soucie de la santé des promoteurs de la santé?

En mai 2019, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a produit une fiche d'information sur la promotion de la santé mentale au travail, qui situe cette problématique comme une absolue priorité¹.

De fait, les indicateurs de souffrance au travail s'aggravent et se multiplient sous diverses formes depuis plusieurs décennies, venant progressivement dresser un tableau préoccupant de la santé mentale au travail. «Dans bien des cas, en arrière-plan des imputations de responsabilités individuelles, se trouvent des déterminants organisationnels et structurels, eux-mêmes liés à une recherche de performance économique conçue en dehors de toute réflexion humaniste et sociale.»²

Les acteurs de la prévention et de la promotion de la santé n'ont pas attendu cette alerte pour se mobiliser sur cette thématique. Mais qui se soucie de la santé de ceux qui sont censés protéger celle des autres? Qui se préoccupe du bien-être au travail des acteurs de la promotion de la santé?

Depuis plusieurs mois, en France, des mouvements sociaux lancés par des acteurs du soin mobilisent à juste titre l'attention de la population, des politiques et des médias. Alors que les acteurs de la prévention et de la promotion de la santé ne bénéficient pas d'un sort plus enviable, leurs difficultés actuelles restent totalement invisibles et inaudibles.

Est-ce parce qu'ils composent une force peu connue et reconnue, et souvent silencieuse?

Est-ce parce que ce corps professionnel échappe à toute observation de l'état de santé des personnes qui le composent? Un magazine a-t-il déjà tiré sa Une «Burn-out chez les acteurs de promotion de la santé»?

Est-ce parce que leur champ d'intervention apparaît au fronton de nombre de lois, textes, circulaires, documents officiels? Ou parce que le «virage préventif» est dans toutes les déclarations? Ce qui pourrait laisser penser que les acteurs investis dans ce champ disposent d'une meilleure prise en compte politique, d'un soutien financier plus pérenne, d'un positionnement plus solide...

Il n'en est rien. Les acteurs de la promotion de la santé, et en particulier les acteurs de seconde ligne qui remplissent des missions de service public auprès des professionnels de première ligne (formation, documentation, appui méthodologique, transfert et courtage de connaissances...), se trouvent aujourd'hui plus affaiblis et menacés que jamais, et d'abord sur le plan financier.

En totale contradiction avec les annonces politiques en faveur de la prévention, de nombreuses associations de promotion de la santé, même parmi les mieux établies, se voient annoncer par leurs principaux financeurs des coupes claires dans leurs budgets.

Ces coupes budgétaires ne s'accompagnent pas d'un allègement des charges de travail. Les associations subissent au contraire toujours plus de pression: pour accepter de nouvelles missions, pour accroître le caractère «scientifiquement fondé» de leurs projets, pour garantir la transférabilité de leurs actions, pour développer de nouveaux partenariats, pour accompagner de nouveaux dispositifs, pour ouvrir sans cesse de nouveaux chantiers... Étant totalement dépendantes de financements publics, elles sont rarement en situation de négocier, encore moins de refuser. En résultent surcharge chronique de travail, épuisement physique et psychologique, climat de travail sous haute tension... Sombre ironie, les professionnels de la promotion de la santé se retrouvent parfois en situation de vivre des contextes de travail pires que ceux qu'ils cherchent à prévenir dans les milieux de vie où ils interviennent!

Derrière les décisions politiques prises en toute méconnaissance de cause, derrière les réformes menées au forceps et sans concertation, derrière la violence des délégitimations, il y a des professionnels compétents et engagés, des expertises rares et précieuses, des territoires dont les projets de santé dépendent de la présence d'institutions et d'associations à même de les soutenir.

La fragilisation, la précarisation, l'atomisation de tout ce système, mais aussi le manque de reconnaissance de la promotion de la santé au sein des institutions, ne peuvent être sans conséquence sur la qualité du service rendu à la population. Il est encore temps

de regarder cette réalité en face et de faire le choix de consolider l'expertise expérimentale en promotion de la santé, où qu'elle se trouve. Et pour les acteurs, de s'organiser collectivement pour sortir de l'invisibilité.

L'équipe du journal

¹ La santé mentale au travail : note d'information [Page internet]. Genève : Organisation mondiale de la santé, 2017. En ligne : https://www.who.int/mental_health/in_the_workplace/fr/

² Grosjean Vincent. Au travail : agir sur l'organisation pour promouvoir la santé mentale. La Santé en action 2017 ; 439 : 42-3. En ligne : <http://inpes.santepubliquefrance.fr/SLH/pdf/sante-action-439.pdf>

Le chœur des gazouillis



TWITTER
@UEteSante



À plus d'un titre... DES LECTURES MARQUANTES

Attention, cette fois-ci, on plonge directement dans l'univers des mots. Sylvie Mosser-Lutz se définit comme une boulimique de lecture. Elle parle avec passion de deux livres qui l'ont marquée, écrits par des philosophes : *Éloge de la traduction : compliquer l'universel* de Barbara Cassin et *Il n'y a pas d'identité culturelle* de François Julien.

Son deuxième livre de chevet du moment, c'est un livre de François Julien, encore un philosophe, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, un recueil de mots et de définitions, plein de poésie. L'auteur préfère par exemple le concept d'« écart » à celui de « différence ». Ce n'est pas la différence qui importe, elle qui est souvent binaire et qui oppose.

C'est l'écart qu'il faut considérer, car il met en regard, génère une tension féconde et permet de ne pas s'opposer à l'autre.

Ces livres de philosophie ne s'appréhendent pas aisément, néanmoins on y grappille nombre d'idées précieuses pour battre en brèche quelques lieux communs, prolonger la réflexion et parfois aussi changer de plateau.

Anne Sizaret

Le lien entre ces deux lectures et la thématique du module EXIL qu'elle pilote est évident : défendre l'accès à la santé et aux droits des personnes migrantes et considérer l'accueil linguistique – c'est-à-dire la reconnaissance de la langue maternelle comme langue essentielle – comme des éléments déclencheurs d'intégration et la reconnaissance réciproque de chaque être humain avec ce qu'il est.

« *La langue du monde, c'est la traduction* », a dit Umberto Eco. Béatrice Cassin ajoute que le traducteur, qu'il soit écrit ou oral, valorise la richesse des pensées de chacun, édifie des ponts entre les personnes et les cultures. Elle se bat contre le *globish*, ce *global english*, cet anglais mal maîtrisé mais parlé dans les institutions internationales, qui s'accompagne d'un appauvrissement de la pensée et de la réflexion.

Sylvie Mosser-Lutz complète la démonstration en rappelant l'injonction très forte faite aux migrants d'apprendre le français pour prouver leur intégration et leur engagement, alors qu'ils parlent parfois plusieurs langues en plus de leur langue maternelle – parce qu'ils ont traversé et séjourné dans plusieurs pays et que pour beaucoup ils ne peuvent plus apprendre ; « *ils se sont arrêtés* », répètera-t-elle. Le *burn-out* des migrants, en a-t-on jamais parlé ?



Courrier du cœur

Notre spécialiste des choses de l'amour et des peines de cœur, Anne S., répond à toutes vos questions.

Chère Anne S.,
Depuis deux ans, je vis dans un Ehpad, un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. J'avais un peu de mal à rester à la maison seule, mes enfants étaient inquiets, un jour je suis tombée dans la rue et sur mon fémur... Branle-bas de combat, direction l'Ehpad ! Les premiers temps ont été compliqués : pas facile de vivre dans une chambre de 12 m², de prendre ses repas avec tous ces papis et mamies. Et puis un jour, j'ai vu Ernest. Oh Ernest... quel bel homme ! Tout de suite le coup de foudre, des papillons dans le ventre. Je l'ai regardé, il m'a regardée. Et depuis on ne se quitte plus : on marche à petits pas dans la cour de l'Ehpad, on se fait des petits bisous... Enfin, vous voyez bien ce que je veux dire ! On prend le temps, on a toute la vie devant nous ! Et c'est justement là où est le problème. Ernest est au 1^{er} étage, l'étage des hommes, et moi au 3^e, l'étage des femmes. En journée, on a le droit d'aller dans les chambres des autres... avec la permission de 16h30, heure à laquelle on dîne avant l'extinction des feux – mais pas de la télé – à 18h15. Pour aller à l'étage des garçons, il faut soit prendre les escaliers, mais avec mon fémur c'est difficile, soit prendre l'ascenseur... Et là, il faut attendre des heures et des heures : tous les petits vieux font la queue, et l'ascenseur ne peut transporter que trois personnes à la fois ! Les infirmières nous pressent tout le temps, il faut être à l'heure pour la toilette, à l'heure pour le repas, à l'heure pour les médicaments, à l'heure pour le médecin... Ernest et moi, on n'en peut plus. On n'a rien à faire de la journée et pourtant, on va finir par manquer de temps. Pouvez-vous nous aider ?
Bien à vous,

Célestine

Chère Célestine,
Quel bonheur de vous lire, votre histoire d'amour avec Ernest me réjouit ! C'est vrai que ce doit être très compliqué de vivre avec son amoureux dans un Ehpad. Vous vous aimez, mais les professionnels qui vous accompagnent n'ont pas le temps de vous faire prendre le temps. Alors que faire ? Prenez la poudre d'escampette... Partez en voyage pour la journée, au fond du jardin. Une petite bouteille de rosé, trois rondelles de saucisson, un peu de comté, de la cancoillotte (vous connaissez Thiéfaïne ? Les vertus de la cancoillotte ?) et 5 fruits et légumes (faut mettre toutes les chances de votre côté pour rester en bonne santé). Ainsi, vous allez vous offrir une parenthèse enchantée avec Ernest. Vous vous aimez et vous avez le temps de vous imaginer mille et un moments précieux et délicieux. « *C'est tellement simple, l'amour* », disait Arletty. Et n'oubliez pas de vous protéger !

Anne S.

Portrait en francophonie CAMILA AIT YALA, LA PIONNIÈRE

Camila participe à l'Université d'été pour la première fois. Sociolinguiste, enseignante chercheur à l'Université d'Oran, elle participe au module GENRE par le biais de la Chaire Unesco ÉducationS et santé. Son parcours est jalonné de défis. Diplômée en anglais, en ressources humaines, en linguistique et titulaire d'un doctorat en sociolinguistique, elle a tout d'abord, et ce pendant dix ans, occupé un poste de cadre RH dans une entreprise. Elle a quitté ce milieu non sans avoir observé les différences liées au genre en matière de management. Camila s'intéresse aux interactions verbales entre les hommes et les femmes en entreprise et aux enjeux de pouvoir. Pourquoi ne pas conceptualiser ce questionnement et en faire l'axe principal de sa recherche et de son doctorat ? Choix courageux qui a surpris certains collègues universitaires.

Elle mène ensuite le même type de recherche en milieu hospitalier, analyse le discours et ce qui se joue entre les médecins et les patients. Un premier pas dans le champ de la santé. Puis la collaboration entre l'Université d'Oran et celle de Clermont-Ferrand dans le cadre d'un réseau lui fait franchir une nouvelle étape. Didier Jourdan, président de l'Université de Clermont-Ferrand, convainc le recteur de l'Université d'Oran de constituer une équipe pluridisciplinaire qui représentera l'Algérie au sein de la Chaire EducationS et santé. Camila Ait Yala intègre cette équipe au côté de médecins, sociologues, linguistes. Et s'attèle à un nouveau défi de taille : déployer en Algérie des programmes d'éducation pour la santé à l'école. Le contexte est pourtant difficile : aucune politique n'est encore structurée dans ce domaine et les résistances sont nombreuses à tous les niveaux. Mais Camila la pionnière ne recule pas devant l'ampleur de la tâche. « *Il faudra avancer doucement* », dit-elle, « *faire un état des lieux, puis décliner des programmes dans quelques écoles.* » Et comme si cela ne suffisait pas, elle compte aussi organiser un séminaire sur le genre et une conférence internationale en éducation pour la santé : deux autres premières dans son pays.

Son voyage à Besançon lui permet de trouver l'inspiration pour relever tous ces défis. Quand je lui demande ce qu'elle fait quand elle ne travaille pas, elle me répond qu'elle cuisine, qu'elle lit et qu'elle est une « petite » danseuse. À la zumba « *elle se lâche* », à la danse orientale c'est plus calme. Camila est peut-être une petite danseuse mais c'est une grande pionnière. Proposons-lui un nouveau challenge : revenir à Besançon et nous raconter...

Anne Laurent



« Le Temps de l'Université d'été » est réalisé dans le cadre de l'Université d'été francophone en santé publique.

DIRECTEUR DE PUBLICATION

■ François Baudier, École des hautes études en santé publique

RÉDACTRICE EN CHEF

■ Christine Ferron, Fédération nationale d'éducation et de promotion de la santé

RÉDACTEURS

■ Mohamed Boussouar, MBconseil.santé
■ Anne Laurent, Société française de santé publique
■ Anne Sizaret, Instance régionale d'éducation et de promotion de la santé Bourgogne Franche-Comté

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

■ Marie-Frédérique Cormand, Santé publique France

PHOTOGRAPHIE - IMAGERIE

■ Méléo Lannuzel

CRÉATION GRAPHIQUE ET MAQUETTE

■ Planchedebois

TIRAGE : 315 EXEMPLAIRES

Université d'été francophone en santé publique
UFR Santé – 19, rue Ambroise-Paré
– CS 71806 – 25030 Besançon Cedex
Tél. 03 81 66 55 75 / E-mail : lara.destaing@univ-fcomte.fr